



Flect

BULLETIN
DE
L'ASSOCIATION
JACQUES
ABEILLE

N°1 / 16 mars 2024

SOMMAIRE

Dans la continuité de la pensée et de l'itinéraire de Jacques Abeille <i>par Jean-Michel Devésa</i>	7
Avec Jacques Abeille, un dialogue qui n'est pas terminé <i>Entretien avec François Schuiten, 12 janvier 2024</i>	10
Avoir été – un moment – la « petite main » de Jacques Abeille <i>par Muriel Morel</i>	17
Les textes de Jacques Abeille que j'ai saisis <i>par Muriel Morel</i>	24
Deux extraits Présentation <i>par Jean-Michel Devésa</i>	28
Incipit d' <i>Un passé lumineux</i> <i>Léo Barthe</i>	30
Pour une lecture amoureuse <i>Jacques Abeille</i>	33
Le <i>Cahier Jacques Abeille</i> dans la revue <i>Europe</i> (avril 2024) <i>par Alain Roussel</i>	36
L'Association Jacques Abeille	38

Dans la continuité de la pensée et de l'itinéraire de Jacques Abeille

par Jean-Michel Devésa

Jacques Abeille, le merveilleux poète, romancier et peintre qui a été l'ami de beaucoup d'entre nous, nous a quittés le 23 janvier 2022. De son vivant, Jacques a songé créer une association destinée, le moment venu, à célébrer sa mémoire, défendre le rayonnement de son œuvre, gagner à ses ouvrages et à son travail graphique et pictural des lecteurs et des admirateurs. Mais il y a renoncé, jugeant qu'elle nécessiterait de trop grands efforts. Quelque temps après sa disparition, Pauline Abeille, son épouse, a exprimé le désir et le souci qu'une structure de ce type soit mise en place. Une première mobilisation, de nombreux échanges avec des proches de Jacques et plusieurs de ses éditeurs (Christoph Bruneel et Anne Letoré, Jean-Christophe Guédon, Anne Hauteœur, Frédéric Martin), de précieux conseils recueillis auprès de l'Association des amis de Benjamin Péret (Gérard Roche) et d'Infosurr (Richard Walter), la volonté d'emblée clairement affirmée de procéder sans précipitation aucune, paisiblement, dans la concertation permanente et le partage scrupuleux et rigoureux des informations disponibles, et aussi dans le respect des principes et des choix littéraires, idéologiques, politiques qui ont été ceux de Jacques, bref, quasiment une année de concertation et de réflexion a permis de multiplier les contacts et de créer les conditions pour fonder, le 16 mars 2023, l'Association Jacques Abeille dans les locaux de l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis (France).

Notre Association a l'ambition de mieux faire connaître Jacques Abeille, en en restituant toutes les facettes. Ses proches n'ignorent pas qu'il aurait aimé endosser les habits de l'artiste

peintre. L'existence en a décidé autrement. Dans l'activité que nous déployons, nous entendons ne pas occulter ce versant de la production de Jacques. Aussi, dès ce *Bulletin* (et comme précédemment sur le site de l'AJA), nous avons plaisir à reproduire (grâce aux photographies d'Arnaud Laimé et de Philippe Deiss) certains de ses travaux.

En ce jour où paraît le présent *Bulletin*, il est possible de dresser un premier bilan d'activité. Bien entendu, je me garderai dans ces lignes de nous décerner une quelconque couronne de laurier, tout ce qui a été accompli n'est pas parfait, des projets ont pris du retard (il nous a fallu déborder de trois mois sur l'année civile 2024 pour nous acquitter des tâches fixées lors de l'Assemblée générale constitutive de mars 2023), nous prêtons parfois le flanc à la critique, c'est normal, nous consacrons bénévolement une partie de notre temps à l'AJA, les moyens dont dispose celle-ci sont ceux que nous consentons à lui attribuer ou à lui trouver, nous ressemblons à bien des égards à Jacques qui n'hésitait pas à se peindre sous ces traits : *Je suis moi-même un homme vulgaire autant que quiconque, parfois même un peu plus, car je m'applique.* (Pour une lecture amoureuse, in *Un passé lumineux*, La Musardine, 2024). Toutefois, il me semble que nous n'ayons pas à rougir du chemin parcouru :

- L'Association Jacques Abeille compte à ce jour 40 membres.
- Depuis l'automne 2023, l'AJA dispose d'un site internet (<https://jacques-abeille.org/>) magistralement conçu, géré et mis à jour par Alexandre Mirenowicz.
- Aucune décision du Bureau ou du Président de l'AJA n'a été prise sans que, conformément à nos statuts, le Conseil d'administration n'ait été sollicité.
- Très régulièrement, des messages collectifs ont été adressés à l'ensemble des adhérents de l'AJA afin de les associer le plus possible à la prise de décision et de bénéficier de leur contribution en vue d'améliorer la qualité de nos réalisations. Ainsi, grâce à plusieurs de nos membres, le site de l'AJA s'est enrichi

de l'onglet « Jacques Abeille éditeur ».

— En confiant à Jean-Christophe Guédon (éditions Litan) la réalisation de notre *Bulletin* (dont le dépôt sera effectué auprès de la Bibliothèque Nationale de France), nous avons voulu que la « communication » en format « papier », en interne et en partie en externe, soit analogue, en qualité, à ce que nous faisons avec le site internet ; ce *Bulletin* a vocation à renforcer nos liens au sein de l'AJA, à fournir des documents (témoignages, inédits, bonnes feuilles, recensions, reproductions, etc.) de nature par exemple à orienter les universitaires et les chercheurs qui étudient l'œuvre de Jacques Abeille ; nous serions ravis si, au fil des ans, il devenait un outil de référence et un objet de bibliophilie.

— L'une des finalités de l'AJA étant d'élargir l'audience de Jacques Abeille, nous co-organisons la « soirée Jacques Abeille » (26 mars 2024) dans le cadre de la programmation du *Marché de la poésie de Bordeaux*, en partenariat avec le Collectif *Et la beauté qui vient...*, et le soutien de la Librairie Olympique.

— Nos actions sont financées par un budget (excédentaire) lequel dépend du versement des cotisations des membres de l'AJA.

Nous ferons en sorte que l'année civile en cours, celle du centenaire du *Manifeste du surréalisme* d'André Breton, prolonge ces bons et prometteurs débuts.

Il importera à l'Assemblée Générale régulière (qui sera convoquée au dernier trimestre de 2024, sur la base d'un rapport moral et d'un rapport financier) et au Conseil d'Administration (que nous renouvellerons en 2025 lors d'une Assemblée Générale Extraordinaire) de vérifier si ce cap aura été maintenu.

Pour l'heure, force est de constater que le Bureau, le Conseil d'Administration et les membres de l'AJA s'y emploient dans une excellente ambiance.

Avec Jacques Abeille, un dialogue qui n'est pas terminé
entretien avec François Schuiten
12 janvier 2024

JEAN-MICHEL DEVESA : À la fin des *Mers perdues* (Attila, 2010), figure une note indiquant que vous avez reçu *Les Jardins statuaires* en février 2010 ; on vous a envoyé cet ouvrage, vous l'avez lu, un choc émotionnel, sensible et artistique s'est alors produit, si bien que vous avez donné votre accord pour fournir des dessins destinés à une réédition de cette œuvre. Pouvez-vous nous dire comment cela s'est exactement passé ? Jusqu'à aujourd'hui, j'en sais ce que Jacques Abeille m'en a dit, en l'occurrence que vous aviez lu ses livres et que vous étiez venu vers lui... En fait, j'ignore tout de la façon dont vous avez découvert l'écriture de Jacques.

FRANÇOIS SCHUITEN : Mon histoire avec Jacques Abeille est antérieure, elle a commencé bien avant cet épisode. En réalité, c'était, je pense, dans les années 1980. On m'a transmis un texte de lui, un texte dont j'ai oublié le nom, j'en avais beaucoup aimé l'histoire et le style, on me sollicitait pour en faire la couverture.

Ce livre, j'ai accepté tout de suite d'en faire l'illustration. Celle-ci m'a posé un problème, c'est une anecdote amusante : au moment de terminer l'illustration, au lieu d'utiliser ma bombe pour fixer l'image j'ai usé d'une bombe-colle, d'où des difficultés pour cette image, j'ai eu à beaucoup ramer afin de la récupérer, toujours est-il que je l'ai envoyée, à l'époque il n'y avait pas de scanner, cela n'existait pas, j'ai donc envoyé l'original à l'éditeur. Il se trouve que Jacques Abeille en a été ravi, malgré les péripéties qui lui étaient arrivées ! Et lorsque l'éditeur

a voulu me la rendre, j'ai proposé de l'offrir à Jacques. J'avais en effet été très séduit par son texte. Abeille m'a remercié par une petite lettre. À la suite de quoi, je n'ai plus eu de nouvelles jusqu'à ce que Frédéric Martin me suggère d'illustrer *Les Jardins Statuaires*. En l'espèce, le choc a été plus grand encore. Je me suis bien sûr souvenu du plaisir que j'avais pris à illustrer ce premier récit d'Abeille que j'avais eu en main, mais j'ai trouvé qu'avec *Les Jardins statuaires* il y avait quelque chose de plus puissant, plus porteur d'imaginaire, j'ai donc été davantage emporté. À ce moment, j'étais un peu débordé, aussi Frédéric Martin m'a-t-il invité à retoucher et retravailler un dessin existant, lequel collait tellement bien à l'univers de l'ouvrage d'Abeille que Frédéric Martin a estimé que c'était vraiment ça...

Entre Abeille et moi, il y a par conséquent eu toute une série de choses, de coïncidences et de signes, qui nous ont conduits à nous connaître par récits interposés.

Frédéric Martin m'a incité à rencontrer Jacques Abeille, je ne me souviens plus très bien comment cela s'est organisé... Quand Jacques est venu à Bruxelles, je l'ai reçu dans mon atelier et je lui ai montré les illustrations que j'avais faites pour un jeu-vidéo ; celles-ci s'étaient « autonomisées », ce projet de jeu n'ayant pas abouti, j'en avais été très triste. Je me suis demandé si ces images pouvaient inspirer Jacques Abeille. Dans mon esprit, si c'était le cas, j'étais en mesure de compléter cet ensemble en rajoutant des images. C'est ainsi que s'est élaborée cette première profonde collaboration avec Jacques Abeille. J'ai ensuite continué de faire des illustrations pour ses romans ; après, je l'ai retrouvé à différents moments et à différents endroits...

J.-M. D. : Si ma mémoire est bonne, le premier album de votre cycle des *Cités obscures* (avec Benoît Peeters), c'est 1983 ; et *Les Jardins statuaires* de Jacques Abeille, c'est 1982. J'ai envie de rapprocher les deux dates. Abeille et vous, vous ne vous connaissez pas, mais vous êtes tous les deux pris dans une sorte de pro-

blématique d'époque, dans une irrépressible analogie qui vous entraîne l'un vers l'autre...

F. S. : Oui, vous avez tout à fait raison. D'ailleurs, nous avons eu, Jacques Abeille et moi, beaucoup de discussions sur le fait que je le percevais comme un auteur qui était plus belge que français [rires]. Parce qu'il y a chez lui une dimension fantastique qui n'est pas vraiment une particularité des écrivains français. J'avais été très surpris en le lisant : je ne m'attendais pas d'un auteur qui manie si finement la langue,—Jacques a une très belle langue —, je ne m'attendais pas à découvrir sous sa plume un univers si étonnant, riche d'un puissant imaginaire. Il était comme « ailleurs » par rapport au paysage littéraire français.

J.-M. D. : Les liens de Jacques Abeille avec le surréalisme sont connus, ils ne sont plus à démontrer. Votre formule selon laquelle il était plus un écrivain belge que français attire mon attention. N'avait-il pas une attitude semblable à celle des surréalistes belges vis-à-vis du groupe parisien, celui d'André Breton et de ses amis, en l'occurrence une position « en écart » ?

F. S. : Oui, une position d'écart, une position de méfiance. Je pense que les écrivains belges, et les surréalistes, ont parfois cultivé un complexe, alors qu'il y a dans ce pays des talents bien réels, mais il y a indéniablement un complexe belge, cette histoire-là, cela intéressait Jacques Abeille, car il s'est toujours senti un peu « de côté », et pas totalement reconnu, par rapport au milieu parisien. Nous avons énormément parlé de ces questions, Jacques et moi. Voyez, même dans son rapport à l'érotisme, lequel n'est pas si fréquent, il n'y a guère d'écrivains qui osent l'aborder dans une langue entièrement littéraire, dans ce travail de la langue qui était le sien ! Il était dans la transgression, jamais il n'était dans la ligne, dans le sillon classique. Cela me ravissait ! Néanmoins, il était insondable, on ne savait pas

à coup sûr vers où il allait et comment il s'y dirigeait [sourire]. C'est cela qui me plaisait !

J.-M. D. : D'une manière modeste, vous avez à plusieurs reprises usé des mots « illustration », « illustrer », pour qualifier votre travail avec Jacques Abeille. Pour ma part, j'ai l'impression que ce que vous avez fait avec lui relève du dialogue, vous nous avez proposé un dialogue entre deux artistes, attendu qu'à travers vous deux ce sont ses textes et vos images qui d'abord dialoguent, je suis réticent à imaginer une hiérarchie entre vos pratiques artistiques, je penche pour considérer que vos deux productions dialoguent...

F. S. : J'aime bien votre réflexion. D'ailleurs, pour moi, ce dialogue n'est pas terminé, dans le sens où je n'ai jamais été tout à fait content des *Mers perdues*, ce livre a été fait dans un papier qui buvait beaucoup, les illustrations se sont un petit peu éteintes, j'ai confié à Frédéric Martin que je rêve d'une nouvelle édition que je pourrais sans doute compléter par de nouvelles images, j'ai la sensation que je n'ai pas tout à fait terminé le « boulot », vous savez, j'adore revenir sur mon travail, je ne suis jamais tout à fait heureux de lâcher mes dessins... Et puis il y a un autre projet... J'en avais parlé à Jacques Abeille : j'aurais voulu le faire intervenir comme personnage dans un récit personnel, mais j'ai décidé de prendre du recul par rapport à la bande dessinée, je ne sais pas si cela se fera un jour, j'ai énormément photographié Abeille, il avait un physique de héros, j'ai imaginé le faire intervenir dans une histoire sur les arbres, où il y aurait une référence aux *Jardins statuaires*... Cela, pour vous dire, combien le mot « dialogue » me plaît, un dialogue qui est loin d'être terminé, si j'en ai le temps et l'énergie.

J.-M. D. : Notre petite Association ne peut que vous encourager à mener à bien ce projet ! [rires partagés] Ce serait en effet une

manière de rendre toujours plus vivant Jacques Abeille !

F. S. : Voilà ce qui me plairait, ce serait d'aider à ce qu'il reste vivant, par sa personnalité, ses livres, l'histoire de Jacques est tellement unique, et traumatisante, très vite il m'a raconté son histoire, une histoire extraordinaire, oui, on a envie que des gens qu'on admire demeurent vivants.

J.-M. D. : Après votre première collaboration avec Jacques autour des *Mers perdues*, plusieurs ouvrages vous ont réunis. Comment avez-vous tous les deux travaillé ? Par exemple, lorsque vous donniez un dessin pour une couverture, est-ce que vous lui transmettiez plusieurs propositions, parce que Jacques était un artiste exigeant, on ne lui faisait pas faire ce qu'il ne voulait pas, il avait une idée très précise de la façon dont son œuvre pouvait et devait accéder au public, je ne vous apprend rien, comment avez-vous fait avec lui ?

F. S. : C'est un regret que j'ai... Frédéric Martin m'envoyait le texte, je n'avais pas toujours les moyens de m'accorder du temps, Jacques était déjà malade, c'était quelquefois compliqué de le joindre, il fallait passer par Pauline [Pauline Abeille, l'épouse de Jacques], l'intermédiaire c'était Frédéric Martin. J'entendais par ce dernier que ce que j'avais fait avait plu à Jacques. Je regrette de n'avoir pas eu de contact plus direct avec Jacques. Mais cela s'est déroulé ainsi.

J.-M. D. : À partir du moment où Jacques a eu la chance de travailler avec vous et avec Frédéric Martin, il a atteint une « visibilité » qui auparavant lui avait fait défaut. De fait, vous avez aidé Jacques à sortir de la confidentialité...

F. S. : Ce sont des aspects, vous savez, qui m'échappent un peu... J'avais plutôt le sentiment d'avoir la chance d'avoir avec

moi quelqu'un d'un immense talent, d'une vision magnifique... Il y avait entre nous une espèce de lien naturel, c'est surtout cela qui m'importait, j'étais donc tout prêt à me mettre à son service ; lorsqu'il m'a donné son accord pour entamer ce dialogue sur *Les Mers perdues* c'est un cadeau qu'il m'a fait ! Une injustice le concernant avait été commise, une injustice flagrante, je ne suis pas un spécialiste de la littérature, je ne suis pas capable d'établir des comparaisons, ni de situer son œuvre... Il m'a semblé que Jacques Abeille avait un public un peu « parallèle », des défenseurs et des amoureux de son œuvre, mais pas suffisamment nombreux pour qu'il sorte du succès d'estime auquel toute sa vie il avait été astreint. Il n'est pas connu à la hauteur de son talent ! Aussi, quand on rencontre quelqu'un qui aime Jacques Abeille, c'est comme si on était rentré dans une secte... [rires partagés], dans une famille de gens qui l'ont reconnu.

J.-M. D. : « Secte », dans le discours courant, c'est un peu péjoratif. Ne croyez-vous pas que nous, lecteurs et admirateurs de Jacques, nous constituons une « libre association d'amis » ?

F. S. : Bien sûr ! *Les Cités obscures* ont aussi généré des passionnés et, de temps à autre, il m'est apparu que nous pouvions tomber dans la secte [rires]. Un lecteur m'a fait remarquer que nous avions, Benoît Peeters et moi, mis le doigt sur des choses essentielles mais que nous n'avions pas tout compris ! Cela me plaisait beaucoup que notre travail pût être chargé d'éléments cachés, ésotériques... Que nous ne soyons pas conscients de tout ce que nous faisons, c'est une idée qui m'amuse. Chez Jacques Abeille, il y a cette ampleur. Sauf que lui a beaucoup plus de science que nous. Et il sait mieux ce qu'il « manipule », sa culture étant plus vaste. Un jour, on m'a demandé de travailler sur un Blake et Mortimer, et j'avais songé le solliciter, mais il était déjà fatigué, c'était difficile, toutefois je sentais qu'il y avait dans ses textes une portée mystérieuse, fantastique, mythologique qui

convergeait avec les préoccupations d'Edgar P. Jacobs ; faire le lien entre ce monde et celui d'Abeille pouvait être pertinent ; lorsque Jacques m'évoquait Bordeaux et ses cimetières j'imaginai possible d'entreprendre quelque chose de cet ordre. Voyez à quel point Jacques Abeille a traversé, – et c'est toujours vrai –, certains de mes projets.

Avoir été – un moment – la « petite main » de Jacques Abeille
par Muriel Morel

Tout commence par une question que j'ai posée fin 2003 à Philippe Lemaire, rédacteur de la *Nouvelle Revue Moderne*, à qui je donnais un coup de main pour la saisie et la correction des textes qu'il voulait éditer. Il avait reçu un texte de Jacques Abeille écrit à la main, en écriture fine, serrée et très peu lisible (du genre pattes de mouche). Je l'ai saisi et j'ai buté sur un mot court où je ne voyais que « nase ». Comme j'ai demandé à Philippe de vérifier si c'était possible, vu le style général du texte, il a transmis à Jacques ma question. Celui-ci s'est empressé de me répondre et en même temps de me demander si j'accepterais de lui saisir d'autres textes (lettre du 9 janvier 2004) :

Chère Muriel Morel

J'ai su par Philippe Lemaire que vous avez pris en charge la saisie des textes que j'ai proposés pour le numéro spécial de la Nouvelle Revue Moderne. En vous présentant mes vœux les plus chaleureux pour cette nouvelle année, je tiens à vous faire part de ma très vive gratitude pour la part déterminante que vous avez prise dans l'élaboration de ce recueil.

J'ai été touché de la pointe d'humour que vous avez su mettre dans cette besogne et j'ai même ri franchement de la note, adressée à Philippe, dans laquelle vous observez que l'adjectif nase ne vous paraît pas appartenir à mon vocabulaire. Il faudra qu'un de ces jours je conçoive un texte spécialement organisé autour de ce mot.

La rigueur avec laquelle vous êtes parvenue à déchiffrer mon écriture m'a donné une idée. Accepteriez-vous, contre un dédommagement

à déterminer, de saisir d'autres textes de moi ? Je viens d'achever un roman d'une centaine de pages qui me met en difficulté, qu'en pensez-vous ?

Comme vous le savez sans doute, je serai à Lille le 7 février. Si vous pouvez vous déplacer, je serais très heureux de vous rencontrer. En attendant, je vous prie de croire, Chère Muriel Morel, à mes sentiments bien amicaux.

*Jacques Abeille
Bordeaux, le 9 janvier 2004*

Apparemment il avait du mal à avoir des saisies correctes de ses manuscrits. Je n'ai pas hésité et j'ai bien évidemment accepté sans contrepartie : le texte que j'avais tapé était de la belle prose et c'est un vrai bonheur que de savourer la langue d'un auteur en la saisissant. J'ai la chance d'être pianiste (et donc d'avoir appris très vite la dactylographie) et en même temps j'ai redécouvert le plaisir d'une lecture moins rapide que celle que je pratiquais pour mon ancien métier (j'étais professeur de lettres classiques).

Jacques m'a donc envoyé des textes régulièrement par la poste par feuillets manuscrits photocopiés en A5 ou A4 et peu à peu nous avons fait plus ample connaissance. Nous nous sommes rencontrés le 6 février 2004 chez Philippe Lemaire et Myriam Arquisch, et le lendemain dans un restaurant du vieux Lille. Corinne Desportes était avec lui et le courant est bien passé. Jacques était un convive très agréable, et toujours « vrai » : il a parlé de son enfance et de son métier de professeur d'arts plastiques. Ensuite le lien s'est approfondi et j'ai eu droit à de petits mots et des lettres plus personnelles, ainsi de celle du 26 novembre 2008, à l'époque d'*Un homme plein de misère* :

Chère Muriel,

Voici donc les dernières pages de ce roman.

Ce serait vraiment gentil de ta part de me faire un tout petit mot pour me donner ton sentiment sur l'ensemble.

Je peux te fournir deux précisions :

— Cléton est un personnage repris de l'un de mes anciens romans — la clef des ombres — dont la suite est en chantier depuis une quinzaine d'années... Il devrait y avoir un personnage récurrent dans un nouveau cycle romanesque — le cycle des chambres — que je n'aurai sans doute jamais le temps ni l'énergie de mener à bien. Ce dernier roman m'a épuisé.

— Comment pouvons-nous lire ce livre dont l'auteur annonce qu'il va détruire le manuscrit ? Cela sera expliqué dans l'explorateur perdu qui raconte la vie de Ludovic, le fidèle disciple. Après quoi il me restera le traité de métaphysique à écrire — ce qui m'amènerait fin 2010 pour la publication.

Mais pour l'immédiat, il faudrait que je fasse de la production pornographique, bien mieux payée que la spéculation imaginaire, car j'ai toujours les séquelles de mon divorce à compenser — un vrai baigne !

Il faudrait que tu me dises si tu es toujours d'accord pour poursuivre la saisie de mes élucubrations.

De toute façon, j'ai un vif désir de garder le contact.

Cet « homme plein de misère » te doit beaucoup. J'ai plongé dans ma propre souffrance pour dire le chagrin d'un homme dont le livre ne sera pas lu mais il y avait une lueur au bout du tunnel : j'allais te livrer la suite du feuilleton

Crois à ma bien chaleureuse amitié.

Jacques

ce 26 novembre 2008

Ou celle du 17 juin 2009, au moment de sa *Constance* :

Chère Muriel

Je me permets de faire appel à toi pour ce petit texte alimentaire. Mon problème est que je ne sais pas m'en tenir à la dimension alimentaire. La fin, sans manque d'obscénité, prend un certain ton de gravité.

Si tu acceptes de me rendre ce service, un petit mot à jacabeille@voilà.fr me rassurerait

À part ça je soigne un état dépressif assez sévère.

Avec mon affectueuse amitié.

Jacques

ce 17 juin 2009

Grâce à Philippe Lemaire et Claude Brabant, nous nous sommes revus fin mai 2012 à la galerie L'Usine dans le XIX^e arrondissement de Paris. Claude Brabant éditait un livre sur les collages de Philippe Lemaire et présentait *La Nouvelle Revue Moderne* où Jacques avait rédigé quelques textes. Nous avons ainsi fait la connaissance de Pauline Berneron, une artiste comme lui, qui avait été son élève, « cette incroyable petite fille » m'avait-il écrit, avec qui il a vécu des jours très heureux et qui l'a beaucoup aidé dans ses recherches de manuscrits et d'éditions anciennes de ses textes. Grâce à Pauline qui est devenue sa femme, nous sommes passés plus facilement à une correspondance par mail, mais cela n'a jamais exclu les petits mots qui accompagnaient les feuillets envoyés par la poste.

En juin 2012, nous nous sommes revus (hélas sans Pauline) lors d'un week-end à Calais au Channel pour une manifestation littéraire « Entre les lignes ». Le Channel est un ancien abattoir d'une surface de 10 000 mètres carrés reconstruit entre 2004 et 2007 pour devenir une scène nationale de théâtre et des arts de la rue, équipée de 2 salles de spectacles, d'un restaurant, d'une librairie. L'endroit est immense et les organisa-

teurs avaient dressé des cabines de plage avec des titres divers et intéressants (pour le programme de ce week-end, suivre ce lien : <https://lechannel.fr/wpcontent/uploads/2015/11/ProgeLL2012.pdf>). Nous avons assisté à des lectures faites en petits comités : Jacques avait une belle voix grave, posée et un petit sourire entendu et complice qui ravissait le public. Puis il y eut les dédicaces dans la cabine de plage, du livre de Jacques illustré par François Schuiten, *Les Mers perdues*.

Au hasard des errances au sein du Channel, il y eut des rencontres avec le public et d'autres écrivains (Éric Holder, Hubert Mingarelli), puis parfois des flâneries dans la grande librairie et dans le bel espace pavé. Jacques était à l'aise, mais humble et amical avec le public. Pas d'ego surdimensionné, une écoute attentive, le mot juste et l'empathie nécessaire pour créer du lien. Au fil des ans, le lien a été maintenu, nous l'avons tissé, notre relation s'est approfondie, et j'ai reçu régulièrement (au fur et à mesure de ses publications) des manifestations de son affection : [sur une carte postale de Manuela Dupont, « La paruline masquée », enveloppe carrée orange]

Chère Muriel,

En commençant cette carte, j'anticipe de quelques heures, un jour ou deux peut-être, sur le départ du paquet. Tu es en « manque », dis-tu dans ton dernier message. Belle occasion pour moi de détailler, sans la flétrir, la consistance de la gentillesse. En t'exprimant ainsi, tu formules dans les termes qui te sont propres ce que me dit Pauline quand atteignant l'épuisement, je dis que je vais abandonner. Elle me remontre alors que je dois donner la fin des Contrées aux peu nombreux lecteurs (et justement parce qu'ils sont peu nombreux) qui attendent la suite. De ces lecteurs tu es la première et, pour ainsi dire, le porte-parole de tous. De la sorte, quand tu m'écris, tu es en coïncidence exacte avec ce qui peut encore m'animer. Le message que tu m'adresses est talismanique. C'est en cette magie que consiste la gentillesse.

J'en ai grand besoin. En arrivant à la fin de ce livre ultime, il m'apparaît, de manière de plus en plus inéluctable, que cet ensemble romanesque est aussi une autobiographie. Or ce n'est pas ce qui m'importe. Un des fondements de l'économie chez Marx est le fait que l'homme produit plus que ce qui est nécessaire à ses besoins. Je pense qu'il y a aussi une économie affective. Ce qui m'importe dans ce que j'écris, c'est ce qui est produit en plus du contenu informatif (l'autobiographie) ; ce qui est peut-être la poésie. Évidemment ce plus est, par exemple, ce qui constitue l'amour, le plus qui peut être produit par les satisfactions charnelles.

Voilà, chère Grande première lectrice, le petit plus confidentiel qui te revient de droit.

Je t'embrasse très fort

Jacques

ce 28 novembre 2018

J'ai ainsi saisi de nombreux textes, plus ou moins anciens, qu'il remaniait. Je l'ai vu transformer des personnages et parfois s'y perdre ! Dans ces cas-là, je lui posais la question ou je mettais un point d'interrogation pour être sûre de ce qu'il voulait écrire. Mais j'ai toujours admiré le brio avec lequel il recréait ses scénarios ou l'enfance de ses personnages.

Parfois il s'agissait de littérature érotique, et là encore je ne me suis jamais ennuyée : sa prose était tellement belle qu'elle faisait oublier le caractère pornographique de ce que je saisisais.

Ainsi je n'ai jamais eu l'impression qu'il « tirait à la ligne » ou qu'il se moquait de ses lecteurs (même quand il parlait parfois de « littérature alimentaire »).

Plus récemment, en octobre 2020, je l'ai appelé... Voici ce que j'ai noté dans mon journal à la date du 14 octobre 2020 :

« J'ai un coup de fil de Philippe qui me parle de Jacques Abeille qu'il a eu au téléphone hier : Jacques lui a dit qu'il était

mourant mais il a dit plein de choses gentilles sur moi. Je lui dis que je vais essayer de l'appeler. Ce que je fais et j'ai un tout autre son de cloche : on discute très agréablement entre futurs « mourants » : il me dit qu'il se présente comme ça pour habituer les gens qui le côtoient à sa future absence. Et comme je lui demande s'il ne pense pas à se supprimer, il me répond, jamais. Ça me rassure et je lui dis que je suis un peu comme lui ! Je lui raconte les phoques, les malheurs de Vincent. Il m'annonce que 2 livres vont sortir chez Le Tripode de ceux que j'ai tapés dernièrement et que je devrais les recevoir. Je lui dis que j'aimerais bien aller le voir chez lui et il est tout à fait d'accord !

Cet échange me rassure évidemment. Notre complicité a toujours été bien vivante ! J'ai vraiment eu beaucoup de chance d'avoir été un peu utile à ses projets d'écriture ! »

Les textes de Jacques Abeille que j'ai saisis
par Muriel Morel

Jacques me demande de saisir des textes le 9 janvier 2004. Mes saisies et les repères chronologiques que j'en ai, d'après les lettres de Jacques :

- *La Demeure des lémures*, 2003-2004
- 21 février 2004 : *La Chasse perdue*
- Mars 2004 : un roman à partir d'un texte (*Vaujour...*) de Corinne Desportes, conservé sur une disquette
- 28 avril 2004 : *Le Bibliothécaire*
- 2004 : *La Femme idéale*
- 2004 : rédaction de *Camille* du 21 mai au 30 juillet
- 25 août 2004 : dernier chapitre du roman de Corinne Desportes et Jacques Abeille (*Celle qui surgit de la nuit*). Il s'agit d'un manuscrit de 9 pages daté du 23 août 2004 concernant une Thérèse Sterne, avec Augustin et Olivier ; et la lettre du 25 août qui l'accompagne indique que ce sont les dernières pages d'un roman en écritures croisées avec Corinne, vieux de 2 ans. On ne retrouve pas ce texte dans *Le Dieu errant*.
- Septembre 2004 : *Les monotypes de Claude Bellan*. Le texte (de 2 pages et demie), reçu le 9 septembre 2004, commence par « La pratique de l'art et les jeux de l'amour – charnel il va de soi – ont ceci de commun... ». Il a été rédigé le 7 septembre 2004, datation de Jacques Abeille [Tout au long de ce récapitulatif, les dates données en premier sont celles où j'ai pris connaissance des textes et celles qui sont mentionnées en second celles indiquées par Jacques Abeille à la fin des manuscrits qu'il m'envoyait.].
- 3 février 2005 : *Pays imaginaires - lieux d'origine*. Texte autobiographique (retapé en avril 2016)

- 2005 : du 8 juin au 20 juillet, *Zénobie* (mai à juillet)
- 7 octobre 2005 : *Folie et littérature*
- 11 novembre 2005 : édition de *Camille* et divorce entamé.
- 8 juin 2006 : *Le Notaire et le typographe* (texte rédigé à partir de 1990)
- 23 août 2006 : *Le Récit du paralytique* (*Chroniques scandaleuses de Terrebré*)
- 4 octobre 2006 : *L'Oncle Léo* (*Le Notaire et le typographe 2*)
- 6 novembre 2006 : *Béatrice dans les bois*
- Le 27 septembre 2007, Jacques Abeille reprend contact avec moi et explique son silence (maladie et séparation).
- 15 mars 2008 : première partie d'*Un homme plein de misère*
- 3 avril 2008 : nouvelle pour *Playboy* et les éditions des Vanneaux (*Une rencontre au crépuscule*, texte écrit en 2007), suite d'*Un homme plein de misère*
- Du 4 avril au 11 juillet 2008 : suite de la saisie d'*Un homme plein de misère*.

(Jacques : fatigue, problème du fils aîné. En résultent une pause et un ralentissement dans la rédaction des textes et leur envoi).

8 septembre 2008 : reprise de la saisie d'*Un homme plein de misère* et du texte pour *Playboy*. J'ai reçu une partie d'*Un homme plein de misère* avec une lettre où Jacques explique qu'il a travaillé plus d'une semaine pour *Playboy*. Déjà en avril 2008, il me disait qu'il avait rencontré Yann Céli, un de ses anciens élèves, qui voulait un article de lui. Je pense qu'il s'agit du même texte (une nouvelle accompagnée de peintures) qui devait paraître quinze jours plus tard (soit vers le 15 octobre).

- Du 30 septembre au 26 novembre 2008 : suite et fin de la saisie d'*Un homme plein de misère*
- Septembre 2009 : *Constance* (roman érotique)
- Octobre 2009 : *La Baie d'Arcachon* (texte du 5 janvier 2009)
- 27 janvier - 6 février 2010 : *Odeur de sainteté*
- Janvier 2010 : *Nue noire* (poèmes à l'occasion de la nouvelle année)
- 8 janvier 2010 - 22 janvier 2010 : *Carnets de Joseph* 1 et 2. Les

Carnets de Joseph sont un court récit (une douzaine de pages manuscrites), parfois autobiographique, relatant une rencontre entre un écrivain poète et une jeune fille. Je n'ai pas eu connaissance de leur publication.

- 6 février 2010 : réception d'un manuscrit d'un petit texte érotique, saisi le 9
- Octobre 2010 : poèmes sur des collages de Philippe Lemaire
- 5 novembre 2010 : textes sur des collages de Philippe Lemaire
- 2011 : Je scanne des illustrations de Pauline Berneron pour *Nue noire*.
- Mars 2015 : quelques textes de Jacques Abeille pour la revue de Philippe Lemaire (avec *Nue noire*)
- 29 mars 2016 : *Folie au logis* (texte du 20 février - 20 avril 2006). Sur le manuscrit, Jacques a mis ces deux dates qui doivent correspondre au début et la fin de son travail d'écriture. Il est à noter que j'avais déjà eu et saisi un texte intitulé *Folie au logis* en avril 2004.
- 8 avril 2016 : *Histoire d'Éponine Delimène* de Léo Barthe (*Chroniques scandaleuses de Terrebré*), texte achevé le 19 juin 2006
- Avril 2016 : *La tant aimée*, texte de décembre 2003
- Août 2016 : *Ludovic Lindien*. J'ai reçu les manuscrits de *Ludovic Lindien* datés du 17 octobre 2009. Par la suite en 2018, j'ai réceptionné d'autres textes autour de *Ludovic* qui n'avaient pas toujours le même titre (il y a même eu une *Vie de Brice*). Jacques visiblement étayait son personnage de *Ludovic* au fur et à mesure de son écriture (il apparaît dans *Les Barbares* puis dans *Les Carnets de l'explorateur perdu*, me semble-t-il). Voir la lettre du 26 novembre 2008 que j'ai citée dans mon article *Ludovic le fidèle disciple*.
- 22 août 2016 : *L'Animal de compagnie*
- 7 octobre 2016 : *Les Carnets de l'explorateur perdu*
- 17 octobre 2016 : un complément aux *Carnets de l'explorateur*
- 10 janvier 2017 : *Petites pages pour un petit page* de Léo Barthe
- 29 janvier 2017 : *L'Aventurier présomptueux*. Un feuillet daté du

25 janvier 2017 de la main de Jacques Abeille (dernier opus des *Jardins statuaires*, dit-il).

- 18 mai 2017 : *Toute licence*
- Juillet 2017 : *Paraphlycha*, texte d'André Mimiague, un ami de Jacques Abeille
- Non daté : un petit texte, peut-être pour un article, *Le Suicidé de la société*
- De mai 2018 à janvier 2019 : *Vie de Ludovic...* (« *Ludovic Lindien* » en janvier 2016, puis « roman » et « roman Ludovic »)
- Juillet 2018 : poèmes sur les collages de Philippe Lemaire
- Novembre 2018 : textes sur les collages de Philippe Lemaire
- Novembre - décembre 2018 : *La Clef des ombres*
- Février 2019 : *Carnets de l'explorateur perdu*, fin de *Ludovic Lindien* (saisie jusqu'en décembre)
- Juin 2019 : *Les Trois Sœurs*
- Août 2019 : reprise de *Constance* (déjà en 2009)
- Octobre 2019 : *D'une lecture amoureuse* (manifeste)
- Mai 2020 : *Princesse Johanna (Le Vieux Peintre)*
- 5 mai 2020 : *L'Homme qui n'insistait pas* (textes de 1999 à 2003)
- 14 décembre 2020 : *Béatrice dans les bois* (déjà le 6 novembre 2006)
- 24 décembre 2020 : *La Petite Fée de la source*
- 25 juillet 2021 : reprise d'« *écrits laissés en désœuvre* »
- 5 septembre 2021 : envoi à Jacques Abeille d'*Un passé lumineux* (que j'ai saisi auparavant) en date du 5 septembre 2021. Le texte (de 37 pages) intitulé *Les Trois Sœurs* (saisi en juin 2019) est constitué de chapitres tous titrés « *un passé lumineux* » : il a été repris presque intégralement dans ce tapuscrit saisi en septembre 2021, titré lui *Un passé lumineux*.

Deux extraits

Présentation

par Jean-Michel Devésa

En 2021, Jacques Abeille était en train de mettre au point *Un passé lumineux*, une fiction qu'il avait décidé de signer de son hyponyme Léo Barthe et de confier à La Musardine. Il s'agit d'une longue nouvelle (ou d'un petit roman) qui voit le narrateur s'adonner avec Albertine, sa compagne, à un troublant rituel, à une « cérémonie », celle de la toilette que le premier dispense à la seconde selon un protocole frisant l'obsession, et conduisant à de multiples caresses (souvent anales) et à de voluptueuses étreintes, ce qui permet à l'auteur de ciseler un hymne à la femme et à sa beauté, et de camper ses personnages en proie à l'excitation et à l'extase dans une variation continue d'ébats et de désirs si bien qu'Albertine a « le cul en tête » et en fête, les deux amants alternant follement les jeux et les mises en scène, les émotions et les chatteries. Très vite, le lecteur est convié à assister à un drôle et sulfureux petit théâtre, celui d'un couple qui, dans une fausse candeur, trouve son bonheur dans les parages incertains du vice et de la vertu (feinte).

Le roman est suivi d'un texte à caractère critique et autobiographique dans lequel Jacques Abeille s'explique longuement sur sa poétique et sa conception de l'écriture dans ses rapports au rêve, à l'imaginaire, à l'aiguillon du désir. Dans cet exposé qui a été dicté à sa compagne et est resté malheureusement lui aussi inachevé, l'écrivain qui a toujours évoqué son propre parcours et sa personne avec discrétion et modestie se livre non seulement à des confidences touchant à son enfance et à ses choix d'adulte, tant sur le plan littéraire que dans sa vie personnelle, mais de surcroît il procède dans une langue à la fois

accessible et précise à une sorte de mise au point relative à sa place au sein de la « république des lettres ».

La réunion de ces deux textes et leur publication dans une édition éclairant les lecteurs quant à leur genèse ont valeur d'événement : au plaisir et à la malice du texte romanesque (*Un passé lumineux*) s'ajoute l'éclairage apporté par la réflexion d'un poète demeuré fidèle aux engagements de sa jeunesse (le surréalisme, la liberté d'expression et de création, la puissance émancipatrice d'Éros).

En accord avec La Musardine, notre Association est en mesure de publier dans ce *Bulletin* deux extraits de cet ouvrage.

Incipit d'*Un passé lumineux*
de Léo Barthe

Sans qu'il s'agisse d'une habitude routinière, nous avions, Albertine et moi, cette pratique assez fréquente. Nous appelions cette action le cérémonial de la toilette. Tantôt cela se produisait à la demande d'Albertine tantôt sur ma proposition et, dans ce dernier cas, de bonne heure le matin, même tout simplement au réveil :

« Ah, aujourd'hui, c'est moi qui ferai ta toilette. »

Ou bien elle prenait une voix aux inflexions quelque peu infantiles :

« Dis, tu voudrais me laver aujourd'hui ? »

Évidemment aucun de nous deux n'aurait eu la cruauté humiliante d'opposer à l'autre un refus. Ainsi nous retrouvions-nous dans la salle de bains. J'aidais Albertine à se défaire du peignoir sous lequel elle était nue tandis que moi, dans la plupart des cas, je gardais un caleçon. Rarement j'étais nu car cela aurait impliqué d'abréger la cérémonie.

En la soutenant par la main, j'aidais Albertine à enjamber le bord de la baignoire et à s'étendre dans une eau bien chaude dont le niveau ne dépassait pas la surface de son corps. Elle s'allongeait et prenait ses aises sur un drap de bain qui adoucissait le contact de sa peau avec l'émail. J'ouvrais les robinets et avec la pomme de douche lui aspergeais le corps. Je procédais au premier lavage. Partant du cou je l'enduisais de gel jusqu'aux pieds. Je ne manquais pas, au passage, de lui masser très doucement et longuement les seins dont du pouce j'agaçais les bourgeons rétifs. De même les pieds étaient l'objet de soins attentifs, plantes longtemps caressées à pleine main, orteils un à un étirés entre mes doigts.

« Le dos, maintenant ! »

Aussitôt elle se retournait et se mettait à quatre pattes. Je repartais des épaules, progressais le long de l'échine, non sans m'attarder aux seins maintenant pendants, plus vulnérables encore. Je décrivais une courbe pour parcourir les flancs, les hanches et les cuisses. Ce n'est que parvenu aux mollets que je remontais par la face interne des cuisses vers la faille centrale. Pour commencer, je ne donnais aucune précision aux glissements du tranchant de ma main dans la césure de la vulve et dans la raie des fesses. C'est seulement alors que j'ajustais mes gestes. Albertine creusait les reins afin d'écarter au mieux ses fesses de telle sorte que je puisse caresser et titiller le cône timide de son trou du cul. Il s'épanouissait sous le charme de mon toucher et aplanissait le relief de ses fronces. J'ajoutais une perle de savon car le temps de la pénétration était venu. D'un index souverain et méticuleux, je l'enculais tandis qu'elle poussait un profond soupir d'aise. Mon poing fermé venait au contact de son entre-fesses, puis, tout aussi suave, mon doigt se retirait. Il fallait alors un intermède : mon doigt la débouchait tout à fait pour revenir aussitôt au cœur de la cible où je n'engageais plus que la première phalange qui picorait, preste, le petit sphincter exaspéré. Dedans dehors aussi vite que possible et Albertine ne pouvait retenir les Oh ! oh ! oh, mon Dieu ! que lui arrachait l'impatience. On aurait dit que le trou de son cul cherchait désespérément à téter l'intrus. Elle criait presque :

« Ah, maintenant, viens, remplis-moi, je t'en supplie ! Il me le faut ! »

Je la quittais brièvement et le pouce, soigneusement oint, remplaçait l'index, tandis que ma main ayant pivoté sur cet axe, de deux doigts je lui pénétrais la vulve à laquelle je dispensais mille délicatesses. Tantôt je la bourrais avec vigueur par les deux orifices, tantôt la main immobile, je jouais entre doigts et pouce des souples cloisons qui les séparaient. Nous appelions cette pratique : jouer au banquier ou compter les billets. Albertine raffolait de tels attouchements.

« Tu le sens ton cul ?

– Le savon me brûle le rectum à feu doux.

– Tu le sentiras longtemps. Pendant des heures tu auras ton cul en tête. Il faudra compenser par d'autres cuissous. »

Cette seule évocation prometteuse suffisait à affoler Albertine. Glissant sous son ventre un bras, elle menait ses doigts à la rencontre des miens et se branlait le bouton avec frénésie. Le résultat ne se faisait pas attendre et bientôt elle jouissait dans des vagissements rageurs.

Albertine, effondrée dans le fond de la baignoire que l'eau avait quittée, moi, assis sur le bord et faisant librement jouer mes doigts, nous marquions une courte pause : bientôt Albertine se sentait gagnée par le froid. Il arrivait parfois qu'elle eût un accès d'humeur autoritaire. Elle sautait hors de la baignoire, passait son peignoir et tombait à mes genoux pour me gober le sexe. Je tenais sa tête entre mes deux mains et réglais son mouvement. Elle se raidissait dans une fausse réticence en sorte que je fusse obligé de la forcer. Nous obtenions ainsi un effet de ressort et un mouvement alternatif bien rythmé. De temps à autre je mettais plus de vigueur dans la pression exercée sur sa tête et ma bite s'engloutissait dans sa bouche assez profondément pour provoquer un haut-le-corps délectable. Elle me pompait avec avidité, aspirait goulûment le chibre, l'épousait de la langue et le savourait de mille manières jusqu'au spasme ultime.

Si on parle volontiers, et même souvent avec emphase, des hommes d'action, pourquoi n'admettrait-on pas qu'il y ait des hommes de rêve ? Cette question s'imposait à moi à la fin de l'adolescence, alors que me harcelaient certains rêves récurrents qui me poussèrent à imaginer qu'écrire pourrait être une bonne façon de mettre en place ces hantises. Or, quelles que fussent mon opiniâtreté ou mon application, dans le passage à la page blanche où j'inscrivais la narration de ce que j'avais vécu au plus obscur de la nuit, il se produisait une perte désespérante. Je me suis acharné. Mes tâtonnements durèrent plus de dix années, jusqu'à ce qu'un événement fortuit – une déception amoureuse et même charnelle – sans qu'en aucune façon je ne l'eusse prémédité, me délivrât de mon tourment. Traduire, en un récit scrupuleusement documentaire, un fait de rêve, c'est en trahir l'intensité et en perdre l'émotion imprévue. Pour parvenir à mes fins, je devais renoncer à tout apprêt, m'abandonner à un flux verbal que ne troublait nulle volonté, de telle manière que le geste d'écrire fût le développement du rêve même dans son actualité la plus immédiate.

Je n'étonnerai sans doute personne en précisant ici que cette expérience fondatrice se produisit dans la rédaction d'une nouvelle érotique – *La Crépusculaire*. Le texte eut le bonheur de plaire à Régine Deforges qui accompagnait Jean-Jacques Pauvert en visite à Bordeaux chez Pierre Molinier. Il m'avait invité à cette rencontre. C'est tout naturellement que je me tournai vers ce visage connu. Régine Deforges devint ainsi ma première éditrice.

Régine Deforges était à tous égards une femme exception-

nelle. Malheureusement ses qualités de cœur ne laissaient guère de place à des besognes de gestionnaire. J'ai gardé dans mes archives le contrat qui nous engageait sur la publication des *Jardins statuaires* et la lettre par laquelle, le cœur navré, elle me demandait de renoncer amicalement aux obligations que lui imposait cet accord. C'était un geste de pure courtoisie. Il n'y a aucun recours contre l'infortune qui dès lors s'acharna contre mes écrits.

Or est-ce tout à fait à bon escient que je parle d'une infortune acharnée ? On me remontrerait sans peine que j'ai moi-même fait l'infortune de mes écrits en ne produisant pas l'effort de les conformer au bon goût. Sans doute. Il se trouve toutefois que mon écriture s'éteint si j'ai le malheur d'en rompre le cours, si s'en mêle la nuance la plus ténue de travail volontaire. Cette écriture qui m'est si nécessaire ne peut se produire que de son propre ressort, indépendante de toute autorité, serait-elle la mienne. Je dois obéir aux injonctions du livre tel qu'il se produit. Je ne peux exprimer, par-devers moi, qu'une seule question : livre, que veux-tu ?

Ce qui m'étonne et, en certaines heures, me choque, ce n'est pas que ma démarche, qui doit beaucoup au surréalisme, me situe en dehors du courant dominant de la littérature. Précisément, il n'y a là rien que de très évident. Mais cet écart est accentué par un ostracisme vigilant qui d'ailleurs frappe le surréalisme dans son ensemble. On ne trouverait guère, dans toute la culture d'expression française, on ne trouverait guère de courant de pensée plus controversé ou même falsifié. Même ce qui se donna pour une bienveillante concession : le surréalisme aurait exercé sur le monde des arts une influence considérable, même cette reconnaissance tardive, en fait, aménage une méconnaissance profonde. Le surréalisme demeure une menace toujours à exorciser.

Or j'en étais resté à la deuxième faillite de Régine Deforges et aux mésaventures que je traversai dans mes relations avec

les éditeurs. Une fois pour toutes je constatai qu'une maison d'édition est une entreprise fragile. Il me restait à découvrir une incompatibilité profonde et le plus souvent occultée entre la vie culturelle et le rythme économique, c'est-à-dire, tout compte fait, technique.

Un soupçon me hante : il est fort possible qu'aujourd'hui ce qu'on persiste à appeler art, sans pouvoir assigner à ce vocable le moindre contenu, dans les faits, n'existe plus du tout ou seulement comme un leurre entretenu à grands frais pour dissimuler les plus insanes manœuvres. Qu'est-ce au juste que cet engouement pour le patrimoine ? N'a-t-on donc plus à exhiber que les vénérables vestiges d'une civilisation morte ? Étrange revirement dans un pays où depuis trois quarts de siècle tous les moyens sont mis en œuvre pour éradiquer la culture générale, qui, certes, comme toute manifestation vivante, n'allait pas sans vices, mais offrait aussi les armes d'une contestation pertinente.

Cahier Jacques Abeille dans la revue *Europe*, numéro d'avril 2024
par Alain Roussel

J'ai eu grand plaisir à coordonner, pour la revue *Europe* qui paraîtra bientôt, le cahier d'environ soixante pages concernant Jacques Abeille, grâce à quelques complices, Jean-Michel Devésa, Arnaud Laimé, Georges-Henri Morin, Sébastien Omont, Sylvain Paré et Pierre Vandrepote. Pauline Abeille, son épouse, m'a proposé quelques textes inédits de Jacques qui figurent donc au cahier dont voici le sommaire :

- une photographie de Jacques Abeille, par Sylvain Paré
et les textes suivants :

- *Les Pérégrinations oniriques de l'homme sans nom*, par Alain Roussel
- *La Nuit au cœur gris*, inédit de Jacques Abeille
- *Un voyage sans fin*, par Sébastien Omont
- *Entre effacement et 'petit supplément de rêves'*, par Jean-Michel Devésa
- *Portrait d'intérieur*, de Pierre Vandrepote
- *Jacques en toute discrétion*, par Arnaud Laimé
- *Appas contés*, par Georges-Henri Morin
- Lettres de Jacques Abeille à Georges-Henri Morin
- *Le Rêve de la maison de bois*, inédit de Jacques Abeille.

J'avais conçu le projet un an avant le décès de Jacques et je l'avais contacté. J'avais l'accord de Jean-Baptiste Para qui dirige la revue *Europe*, mais il fallait trouver des collaborateurs susceptibles, par leurs approches, de mettre bien en évidence les diverses dimensions de l'œuvre, le cycle des contrées mais aussi les poèmes et les courts récits qui font partie intégrante de la démarche. Cette publication dans une revue prestigieuse permettra, je l'espère, avec les travaux de l'Association Jacques

Abeille, de « réactualiser » l'œuvre aux multiples facettes de ce grand voyageur de l'imaginaire.

Alain Roussel a publié une trentaine de livres et plaquettes (voir Wikipédia). Le dernier, *Le Texte impossible*, a paru en juin 2023 chez Arfuyen. Par ailleurs, Alain Roussel écrit des notes dans *En attendant Nadeau*, la revue *Europe* et le site de Pierre Champion *À la littérature*.

L'Association Jacques Abeille

Siège social de l'Association Jacques Abeille
33 Rue Jules Steeg, 33500 Libourne (France)
Courant 2024, le siège social de l'Association sera transféré à Bordeaux

Bureau de l'association
Président : Jean-Michel Devésa (Écrivain, Professeur émérite)

Secrétaire : Arnaud Laimé
Maître de conférence, en poste à l'université de Paris 8
Vice-Président Conseil d'administration de l'université de Paris 8

Trésorière : Pauline Abeille (Peintre, plasticienne)

Conseil d'administration
Pauline Abeille, Jean-Michel Devésa, Sophie Jaussi, Arnaud Laimé, Gérald Purnelle, Patrick Rödel, Richard Walter

Pour toute correspondance postale, écrire à :
Association Jacques Abeille / Mme Pauline Abeille
20 rue Alphonse Daudet
33660 Saint-Seurin-sur-l'Isle (France)

Adresse télématique :
contact@jacques-abeille.org

Site internet de l'AJA
<https://jacques-abeille.org>
Webmaster : M. Alexandre Mirenowicz

Bulletin de l'AJA
Parution annuelle

Il est adressé (gratuitement) aux membres de l'AJA.
Il est vendu (5 euros ou 5 francs suisses) en le commandant via le site de l'Association et auprès de quelques librairies « amies ».

Librairie La Musardine
122 rue du Chemin Vert, 75011 Paris (France)

Librairie Olympique
23 rue Rode, 33000 Bordeaux (France)

Librairie et espaces d'art L'Humus
Rue des Terreaux 18 bis, 1003 Lausanne (Suisse)

Pour adhérer à l'Association Jacques Abeille

Nous vous prions de bien vouloir transmettre les informations ci-dessous :

Nom & prénom
Adresse postale & adresse télématique

Cotisation 2024
Montant : 25 euros
Pour les étudiant(e)s et les personnes au chômage : 10 euros

Par chèque
Cotisation à adresser à l'Association Jacques Abeille
Chèque à l'ordre de l'Association Jacques Abeille

Par virement bancaire
S'adresser à : contact@jacques-abeille.org
(afin d'obtenir l'IBAN du compte bancaire de l'Association)

L'ÉDITION DE CE BULLETIN
*composé en Baskerville corps
onze d'après les maquettes
de Jean-Christophe Guédon, achevée
d'imprimer le seize mars 2024 par
l'imprimerie Arcane à Herblay, a été
tirée à cent exemplaires numérotés sur
Munken 90 grammes. Le portrait de
Jacques Abeille est de François Fléché.
Monique Moulia et Joël Gayraud ont
bien voulu relire les épreuves, qu'ils en
soient remerciés. Ce bulletin est pu-
blié conjointement par l'Association
Jacques Abeille et les éditions Litan.*

N°

dépôt légal mars 2024
ISBN 979-10-96717-47-7



